

TOUS LES
VENDREDIS

Ciné-

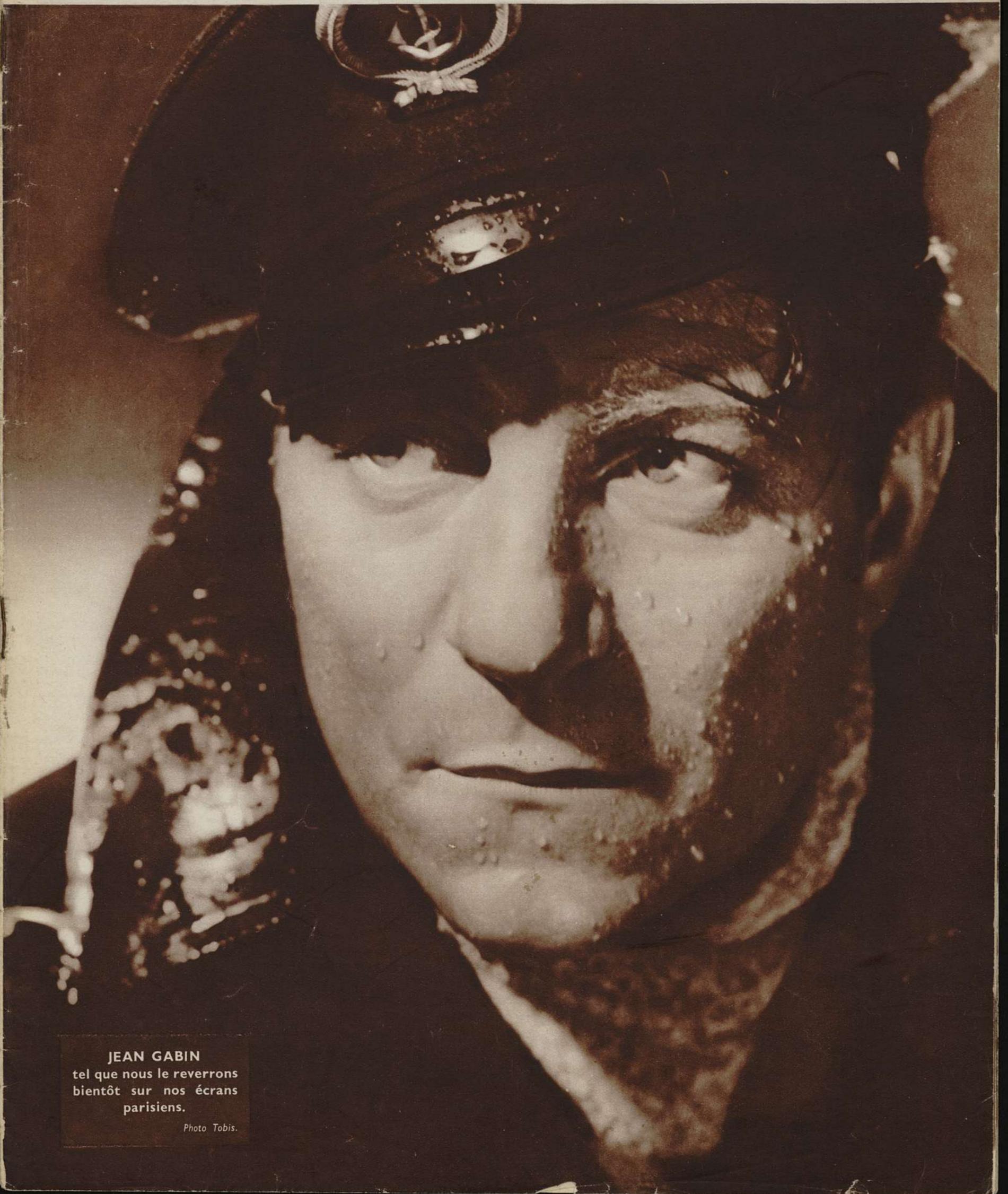
mondial



l'hebdomadaire du Cinéma

N° 2 — 15 AOUT 1941

4^F



JEAN GABIN
tel que nous le reverrons
bientôt sur nos écrans
parisiens.

Photo Tobis.

Actualités, Actualités, Actualités, Actric



Le train entre en gare. Rien n'est changé, on appelle toujours frénétiquement : porteur ! porteur !... une valise passe par une portière...

UN CONNAISSEUR

Marcel Simon visite une exposition de peinture. Exposition plutôt pauvre. Rien à remarquer. Toutefois, une tête de femme attire son attention. Il s'arrête. Le vendeur s'approche.

— C'est ancien, dit-il.
— Merci, je vois, répond Marcel Simon. D'ailleurs, je parie volontiers que ce tableau est une Charlotte Corday.
— Peut-être bien, réplique le vendeur avec un petit air entendu, de toutes façons, c'est bien sa manière!

DES CŒURS D'OR

Les étoiles passent pour avoir un cœur d'or, du moins dans leurs films. Dans la vie, certaines pensent que la meilleure manière d'avoir un cœur d'or, c'est encore d'avoir un compte en banque. C'est ainsi que, parmi elles, Olga Tchekowa est mariée à un banquier belge. Quant à Betty Stockfield, elle vient d'épouser un banquier français et écoule sa lune de miel... ou d'or à Perpignan.

LA BOSSE DU TALENT

— Il y a deux sortes d'acteurs, dit Georges Vitray : Celui dont on dit : « Il arrive à l'heure » et celui dont on dit : « C'est un chameau, mais quel talent » ; et il ajoute, en se tournant vers ses élèves : Il faut toujours être à l'heure au théâtre... mais je souhaite que l'on dise de vous... C'est un chameau!

ADMIRATION CIRCULAIRE

La Compagnie de la Saison Nouvelle. Les Quatre Saisons, dont le directeur est Jean Daste, obtient un franc succès au cours de la tournée qu'elle a entreprise autour de Paris. A Senlis, première étape... ce fut réellement le rendez-vous de Senlis. La salle était comble; il fallut laisser les portes ouvertes et les jeunes comédiens furent applaudis de la rue par des amateurs infatigables.

Au lendemain de la représentation, Jean Daste reçut une lettre destinée à ses acteurs et signée de nombreuses et jeunes spectatrices qui réclamaient des photos dédiées de tous les interprètes sans exception.

Comme le faisait observer Jacques Dynam : « C'est de l'admiration en série, mais c'est de l'admiration quand même!! »

UN PEU DE FEU, S. V. P.

L'heure de la pose au studio, vers midi. De jeunes figurantes, pour mettre les bouchées doubles (si l'on ose dire), ont apporté leur déjeuner.

L'une d'elles, 17 ans, se risque jusqu'au bar : — Madame, est-ce que vous pourriez me réchauffer mon plat... ce sont des haricots.

Mais la restauratrice qui ne sait où donner de la tête refuse énergiquement.

La petite se retire désespérée, mais, de loin, Raymond Rouleau, la vedette du film, a assisté à la scène et le voici qui plaide, avec chaleur (c'est le mot), la cause du tout petit rôle.

(Photos N. de Morgoli).



On tourne et Mistinguett débarque... Ce train était prédestiné, la petite fille l'était-elle aussi au baiser de Miss qui s'intitule trop facilement: Bonjour Paris?

— Mais voyons, porteur, c'est ridicule ! vous ne voulez pas prendre mes bagages ?
— Rien à faire, je tourne...
— Vous vous payez ma tête...

— Non, mais regardez-moi cette moustache.
Jean Tissier s'amuse bien.
Dans le fond, il a une bonne tête, le porteur...



Elles ne tiennent pas ces moustaches... elles se décollent... Comme cette voyageuse est familière avec ce porteur !... quelles mœurs !...



Tout s'explique, le voyageur récalcitrant c'est Jean Tissier, la demoiselle familière Jacqueline Ferrière et le porteur Lucien Baroux. On tourne, gare de Lyon, « Chèque au porteur »

En effet, les haricots sont bientôt si brûlants que entre-temps la jeune figurante, tout à fait rassérénée, a eu le temps de prendre un verre avec la vedette... le verre de la solidarité professionnelle!

ÉCHEC AU PORTEUR

C'est presque une histoire de fous qui s'est déroulée l'autre matin à l'arrivée du train de Nice, sur le quai de la gare de Lyon...

On attendait, en effet, Micheline Presle. Tous les photographes étaient au port d'appareil... Or, ce fut Mistinguett qui émergea d'un wagon.

Il y avait évidemment quelque différence, aussi les opérateurs, qui ne connaissent que leur consigne, voilèrent leurs objectifs, ce que Mistinguett interpréta à sa manière :

— Quoi ! j'arrive et l'on me préfère une inconnue qui n'a même pas su se lever à temps pour prendre le train !

Mais aussitôt un porteur se précipita : — A moi l'honneur, Miss, de porter vos valises... C'est que je vous connais bien moi, et que je vous admire.

Or, quel était ce porteur improvisé : Lucien Baroux, qui précisément tournait ce matin-là, à la gare de Lyon, dans une scène de « Chèque au porteur »...

Mais Mistinguett, très dignement, refusa ce que Jean Tissier interpréta : « Echec au porteur ! »

CONNAIS-TOI !

Ce metteur en scène, que vous reconnaîtrez aussitôt si vous l'avez déjà entendu, est affligé d'un léger défaut; ce n'est pas qu'il chuinte, qu'il zézaie ou qu'il fourche...; mais enfin, il a tendance à répéter deux fois chaque syllabe... Oui, il bégaye quelque peu. Au demeurant, tout à fait charmant et le premier à ne pas savoir son léger défaut.

Aussi, l'autre jour, il a eu un mot qui a couru le cercle de ses familiers :

— Je n'ai pas de chance, chaque fois que j'essaie de déguiser ma voix au téléphone pour dire que je n'y suis pas... on m'a tout de suite reconnu !

A TEMPS NOUVEAUX !

Lucien Nat qui a tourné récemment dans plusieurs films et qui est le metteur en scène réputé de « La Foire aux sentiments » aime les définitions dynamiques.

L'autre jour, devant sa troupe du théâtre Saint-Georges, il déclarait aux moins de trente ans :

— Les jeunes ont de la chance aujourd'hui, on leur donne tout de suite les premiers rôles; au temps de nos débuts, à nous qui ne sommes pas tout à fait vieux, cependant, il fallait attendre dix ans avant de pouvoir être pris au sérieux.

Puis, passant à un sujet éternel comme le monde, il définissait le théâtre :

— Le théâtre c'est comme l'amour, on le désire passionnément, on ferait n'importe quoi pour lui, comme s'il s'agissait d'une jolie femme... et puis après, on fait du théâtre comme on aime, c'est-à-dire par habitude.

Mais les yeux de Lucien Nat contredisent ces sentences désabusées.



Notre photographe vous y a surprise. Si vous vous reconnaissez, venez donc à nos Bureaux chercher les deux places que vous avez gagnées pour le cinéma de votre choix. La semaine prochaine, nous serons à la porte d'une autre salle de spectacle ! (Photo Devall).

LE CONCOURS DE "CINÉ-MONDIAL"

ILS ONT GAGNÉ !...

Monsieur Georges JOMAT

et

Mademoiselle Paulette TOURET,

qui ont été photographiés par « Cinémondial » la semaine dernière ont gagné 2 places pour « Premier rendez-vous »

Vous, Madame, le 6 août, vous êtes allée au Cinéma Le Helder et...

ALBERT PRÉJEAN

a pris mercredi le Métro à République jusqu'à la station Chaussée-d'Antin ; à la station Chaussée-d'Antin, il est monté en première jusqu'à la station Marbeuf.

Nous publierons la semaine prochaine la liste des lecteurs de CINÉ-MONDIAL qui, nous ayant rapporté les photos dédiées par PRÉJEAN, ont gagné deux places de cinéma.



De la cuisse, du sex-appeal... a dû crier le producteur au metteur en scène.



ET VOICI LES HÉROS qui remplaçaient les mousquetaires !



O vérité historique ! Les Romains seraient bien étonnés de voir leurs effigies saute Hollywood, bottées à la 1900, chaussées de talons Louis XV et ceinturées de lamé.

(Photos Archives).

Tour du monde

CINÉMA : mieux qu'un alphabet, un langage immédiatement compris par l'ensemble des communautés humaines. Cinéma : un mode d'expression internationale, la meilleure des images, mais aussi la pire.

Avant le temps actuel, alors qu'en toutes les classes de la société nous nous berçons d'illusion et de facilité, nous avons laissé le cinéma évoluer en n'importe quelles manières.

Des êtres, dont le mortel destin est d'avilir pour se partager les dépouilles des civilisations qui se succèdent, l'avaient saisi à pleines serres.

Sous prétexte de nous distraire, de nous donner l'oubli, ils nous encanaillaient au ronron de leurs stupides superproductions.

Il traitaient les aspirations de l'humanité vers l'art, comme s'il s'agissait d'une usine à bétail où les moutons entrent par troupeaux et se débilitent à la sortie en boîtes de conserves.

Je me souviens encore de ce qu'est devenue, ainsi traitée par leurs soins, une héroïne de légende si finement européenne, comme notre Marie-Antoinette.

Pour ces maîtres, le cinéma n'était qu'une immense spéculation. Crévent les idées, les images magnifiques, les mirages qui sont les feux follets d'une humanité inquiète qui se cherche jusque dans ses jeux spirituels!

L'important pour ces magnats du film était de tout brocanter : ve-

dettes, sujets, sentiment, amour, bonheur.

Ils disaient aux scénaristes : — Soyez bien vulgaires... plus c'est plat, plus ça plaît au public!

Ils disaient aux vedettes : — Encore un peu plus nu ce sein, plus haut dénudées, ces jambes...

car il importe que le cochon qui sommeille en chacun des payants, soit bien réveillé!

Perpétuellement, ils brodaient sur le même thème des histoires qui se ressemblaient, qui étaient bien présentées, qui étaient habiles, mais qui ne réussissaient qu'à énerver des foules sans réaction.

C'était souvent charmant, ce n'était jamais grand.

Une civilisation en pouvait mourir... mais c'est le privilège des images de rebondir toujours plus haut, même quand on les pense anéanties... car l'image, c'est la patrie des âmes... Nos producteurs internationaux sont morts de n'avoir pu comprendre cela.

A la moindre alerte de notre pays, ils sont partis, comme il fallait s'y attendre, vers d'autres lieux. Ne les regrettons pas : ils n'avaient fait que nous piller.

Mais, déjà orientés vers l'avenir, nos écrans s'animent, s'avivent, s'allument... la petite flamme danse au devant de nous dans les salles obscures. Suivons-la ; elle nous guide vers un monde plus merveilleux : car il s'agit de recréer notre vie de demain, la plus précieuse, celle de nos rêves!

Pierre HEUZÉ.

Ça ne fait qu'un Parisien de plus dans Paris

EH oui ! un Parisien ! et un vrai ! Que faut-il de plus qu'un papa normand et une maman bretonne pour qu'un gars né à Pantin, qui a usé ses fonds de culottes sur les bancs des écoles de banlieue et des lycées de la Capitale, qui a connu entre Sainte-Geneviève et le Sacré-Cœur des années de mouise, d'espérance, de réussite progressive, et enfin de succès — je puis bien l'écrire sans fausse modestie, puisque ce succès je le dois au public.

Que faut-il de plus pour se sentir Parisien ? Entre nous, on s'aperçoit bien qu'on est d'ici, lorsqu'on débarque dans sa ville par n'importe quelle gare. J'en ai fait plus d'une fois l'expérience au cours de ma carrière, puisque j'ai tourné dans les studios des pays les plus divers et qu'avant ça j'avais promené mon « tour de chant » dans presque tous les pays d'Europe, où j'ai rencontré un accueil agréablement sympathique.

Tenez ! à Berlin on m'a applaudi sans réticence comme beaucoup de mes caramades. J'avais pourtant fait la guerre de 1915 à 1918 et j'ai refait celle de 1939-40, pas pour rire, ah ! que non !... cette expérience de tour de chant, je viens d'ailleurs de la renouveler en Suisse, après avoir joué l'opérette dans le Midi : formes de mon métier, dont le cinéma depuis quelques années me tenait éloigné. Je m'en suis trouvé tout rajeuni, ce qui n'est pas désagréable.

Elle aimait bien les voyages, en France et à l'étranger, Mme de Staël, mais avec quel attendrissement elle considérait au retour son petit ruisseau de la rue du Bac ! Vous l'avouerez-je ? De tout ce qu'écrivit cette femme d'esprit, cette ligne célèbre est ce que j'apprécie le plus, ce que j'ai le mieux retenu. Comme vous, bien sûr ! comme tous les Parisiens qui se respectent.

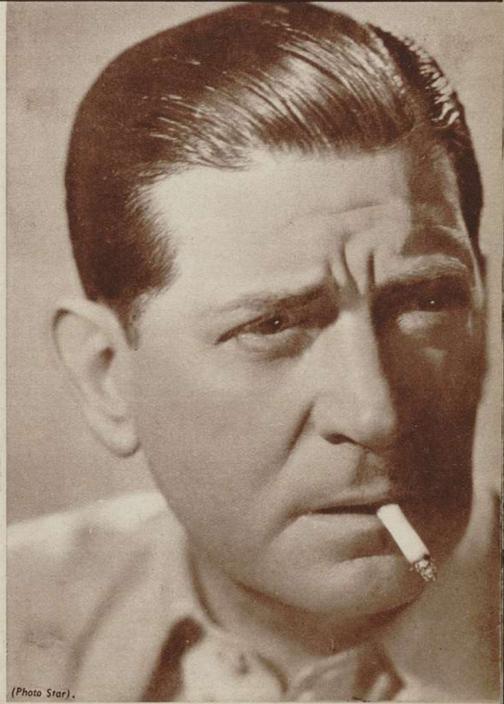
Il est plus vaste, l'horizon de Saint-Jean-Cap-Ferrat que celui de ma petite maison de Boulogne et la mer toute bleue est à deux pas, ce n'est pas mal ! Mais le Parc-des-Princes à cinquante mètres, le Bois à deux cents, la Seine à cinq cents, c'est quelque chose !!

J'ai repris, comme vous, bien sûr ! comme tous les Parisiens, mon fidèle vélo et j'ai visité tous ces coins amis pour aboutir, conformément à l'horaire prévu, aux studios de Billancourt où j'ai retrouvé Danielle Darrieux, toujours aussi souriante et de plus en plus adorable ; c'est vraiment la première de nos jeunes premières. Léo Joannon est notre metteur en scène et notre ami. C'est lui qui nous avait déjà fait tourner dans *Quelle drôle de gosse !* On travaille. Sans à coups et sans arrêt, aussi n'ai-je guère eu plus d'une demi-journée pour me promener dans ma ville si calme à côté de Marseille.

Je n'ai pu m'empêcher d'admirer les gars, plein de courage qui seul ou à deux, traînent des remorques à l'usage des voyageurs, méritent bien des éloges pour avoir résisté à l'attrait si tentant et si facile du chômage et de la flème. Ils en méritent aussi, et ça c'est bien parisien, pour le chic avec lequel certains d'entre eux ont arrangé leur petit équipage, ça vous a un cran tout à fait sympathique. Ça me faisait tellement de plaisir de me retrouver dans cette atmosphère que j'aurais volontiers serré la main aux inconnus présumés Parisiens ; comme ce n'est pas permis, je la serrais dix fois pour une aux amis, histoire de m'imaginer que je les retrouvais neuf fois de plus, n'est-ce pas mon vieux Toto Gérardin. Paris sera toujours Paris.

Il faudra que j'attende la fin de *Caprices*, pour aller voir ce qui se passe dans les théâtres et les cinémas. Je dis ça... Mais lorsque *Caprices* sera terminé, je retournerai travailler à Marseille et en arrivant, je dirai : « Ah ! c'est bon l'air de la mer ». Seulement, quand j'aurai fini là-bas, je reprendrai le train pour revenir ici et, en débarquant, je m'exclamerai dès la gare : « On respire mieux à Paris qu'ailleurs » et je dirai toujours la vérité.

X. Préjean



(Photo Star).

VOUS



Il y a de la musique!

SCANDALE A VIENNE

CETTE joviale et truculente aventure se déroule à Vienne en 1810, dans la famille d'un tailleur de la cour qui a des attaches avec la musique par sa nièce qui rêve de chanter au théâtre, par son voisin Nicolai, compositeur à la recherche d'un livret d'opéra, par sa femme aussi qui s'apprête à mystifier le grotesque Balochino, directeur d'un théâtre de la ville qui s'est permis de se conduire avec elle un peu trop cavalièrement.

C'est l'histoire de cette mystification qui fournira le livret qu'espère le compositeur. Nous verrons ainsi naître et triompher l'œuvre nouvelle que l'auteur a écrite sur les motifs des *Joyeuses commères de Windsor*. Balochino, nouveau Falstaff, sera bafoué sur la scène, comme il le fut à la ville, mais il ne s'en fâchera pas, heureux, prétendra-t-il, d'avoir pu inspirer une œuvre immortelle. Quant à Nicolai, pour qui ce sera tout à coup la célébrité, il paiera sa gloire d'un chagrin d'amour, ce qui, semble-t-il, ne lui paraît pas trop cher. Il se consolera vite dans la félicité du succès.

Scandale à Vienne a été gracieusement mis en scène par le réalisateur Ludovic Hainish qui a évoqué joyeusement une Vienne extraite de temps révolus et qui n'est pas sans charmes. Cependant, l'ensemble apparaît assez lent et d'un comique plutôt laborieux. Il y a des longueurs et les effets sont souvent de poids. Il est probable que l'adaptation française n'est pas étrangère à cette impression car, en somme, le scénario est habile et les acteurs semblent avoir plus de légèreté que les voix qui leur sont prêtées.

Ce sont d'ailleurs d'excellents artistes qui ont noms : Paul Horbiger, Hans Nielsen, Wolf Albach-Retty, Aribert Wascher et la charmante Gusti Wolf qui fait songer à une Paulette Goddard à la voix d'oiseau.

DIDIER DAIN

VERREZ..

une famille d'hurluberlus qui nous rappelle de bien amusants souvenirs et dès le premier jour elle comprend que le service ne sera pas facile. Elle doit évoluer sans s'émouvoir entre Hermann Schilling qui ses affaires absorbent, Anna, sa femme, maîtresse de maison étourdie et pleurnicharde, Théa, jeune fille échevelée et fantasque, et la benjamine Erika, que son jeune âge oblige à ne pouvoir se passer d'elle. Il y a aussi la perfide Tante Laura et Kurt, le fils qui revient d'un camp de travail.

Comment voulez-vous qu'à son retour, ce jeune homme de dix-neuf ans se s'éprenne pas de la jolie gouvernante, puisqu'elle a les grands yeux, le charme et le maintien d'Ilse Werner ?

Tout s'arrangera... Et à la fin du film « Mademoiselle » deviendra « Madame ».

Sur ce thème qui n'est pas sans attrait, le metteur en scène Erich Waschneck a réalisé un film fort agréable. La fantaisie y alterne avec l'émotion et la tendresse y a sa place de même que le burlesque.

Ilse Werner est « Mademoiselle » avec une grande habileté. Elle est belle, touchante et traduit, avec infiniment de tact, ce personnage complexe fait de réserve de dignité et aussi de séduction. Elle sait n'avoir d'éclat que quand il le faut, d'abandon que lorsque cela lui est permis, de féminité qu'auprès de celui qu'elle aime.

A ses côtés, on remarque Annemarie Holtz, qui a de l'esprit dans sa niaiserie, la jolie Mady Rahl, folle jeune fille qui n'est pas aussi folle que ça, l'élégant et charmant Erik Frey, Hano Leibelt, Egon Muller-Franken, Roma Bahn, Karl Schonbock et la petite Gisela Scholtz.

Oh ! ces patrons

MADEMOISELLE

MADEMOISELLE est la gouvernante. Elle est aux ordres de tout le monde. Tout le monde a besoin d'elle et elle est tiraillée entre Monsieur qui a des instructions à lui donner, Madame qui veut que la maison soit en ordre, Mademoiselle — la vraie, — qui a une robe à repasser et le petit tyran pas plus haut que ça qui veut aller se promener.

Annemarie T'esmer est gouvernante chez les Schilling,



« Mademoiselle » est, paraît-il, gouvernante de la petite Erika, mais, en réalité, son sort est pire que celui d'une bonne à tout faire, puisque, après avoir déjeuné à table, elle lave la vaisselle dans la cuisine !

(Photos de films)



CETTE SEMAINE

COUP D'ŒIL en COULISSE

Il y a là des gosses sympathiques, en tout cas bien pittoresques et que Daquin, le metteur en scène, a su choisir dans des milieux de familles nombreuses.

Pour les parents comme pour les enfants, le cinéma c'est presque le Pactole...

Et dame, certains enfants ont tendance à penser que c'est déjà arrivé...

Ainsi, Dédé avait le grand-premier rôle des gosses... mais ça n'alla pas au-delà, car il devint tellement cabot qu'on ne pouvait plus le tenir... Il voulait que ses petits camarades lui cédassent le pas, ne partageassent pas sa loge et, quand il était devant l'objectif, il ralentissait tellement son débit, pour rester plus longtemps la vedette, qu'il n'y en avait plus que pour lui...

Aujourd'hui, Dédé n'a plus qu'un tout petit rôle. Et comme il s'étonnait, en disant :

— Mais, je le savais, mon rôle !

— Oui, sans doute, lui a répondu le régisseur, mais il faut d'abord que tu apprennes la modestie.

Riri, c'est le garçon terrible de la bande... Il monte sur les décors, il piétine ses petits camarades, il chevauche l'appareil de prises de vues. Bref, un petit drôle qui a bon cœur mais qui est insupportable ; comme le « petit coin » ne suffisait pas, on a dû le menacer de lui mettre une amende... L'argument l'a frappé... car il a pensé que, s'il ne rapportait pas sa paye intégralement, il serait mis au pair sec et, la perspective ne

l'ayant pas séduit, il est en train de devenir un ange.

Robert, lui, a 8 ans et déjà possède un flirt... une adorable petite brune de son âge qui se gratte un peu trop la tête, non pour y trouver des idées de séduction, mais peut-être pour y déloger quelque bête indésirable... Mais cela n'empêche pas les bons sentiments et Robert et Josette sont un petit couple très amusant qui se prend très au sérieux :

— Quand nous serons grands, disent-ils, on sera les vedettes de *Ciné-Mondial* et vous verrez comme on jouera de beaux drames...

L'heure de la récréation de tout ce petit monde est la punition du metteur en scène qui se mue en proviseur et des assistants ainsi que des opérateurs, dont ce charmant Bachelet, qui deviennent des pions pour tout de bon.

Et l'on entend :

— André, tu es en train de déchirer ta culotte...

— Bernard, quand tu auras fini de donner la

raclée à Grillo...

— Serge, veux-tu laisser Geneviève...

— Stève, tu seras privé de gros plans !

— Mais la plus turbulente de ces enfants n'est pas celle que vous pensez, me confie Gilbert Gil, qui, il n'y a pas si longtemps, était lui-même un lycéen... c'est Louise Carletti !

Et il faut bien reconnaître qu'il y a du vrai... Mais quel joli petit démon !

sur "NOUS, LES GOSSES"

Robert et Josette sont en grand flirt ! C'est un petit couple très amusant qui se prend très au sérieux ! Robert et Josette ne sont-ils pas vedettes au cinéma !



« Elle est idéale », écrit Gilbert Gil, sous le regard paternel de Jean de Limur. De qui s'agit-il ?...

.bientôt L'Age d'Or

Jean de Limur tourne :

Par une belle journée pluvieuse de cette semaine, je suis allée aux Buttes-Chaumont.

Dès l'entrée, je vois passer une jeune nymphe de pongé rose et bleu vêtue, de cothurnes dorés chaussée.

« L'Age d'Or » serait-il quelque film pseudo-historique basé sur un mythe antique ?...

Mais des cris éclatent : « A la soupe... » Et une horde de garçons et de filles en blouses blanches défile en criant et gagne une porte fictive...

« L'Age d'Or » serait-il donc un film de fous ?

Tous renseignements pris, la jeune déesse et les fous en blouses tournent ensemble dans « L'Age d'Or », où ils sont respectivement modèle et élèves des Beaux-Arts... On recommence.

Denise Bréal, la jolie créature en pongé — Dieu sait si jamais un modèle d'académie porta jamais un tel costume — pose sérieusement malgré ses cothurnes trop étroits qui lui font mal. Soudain — ô horreur — elle incendie, elle enflamme la salle d'œillades...

Elles se localisent sur... Mais c'est Gilbert Gil... Il les lui rend bien, d'ailleurs... Serait-ce une indiscretion ?...

« Coupez... »

Non ! car c'est un rôle...

Domage, ç'aurait été un écho...

— Et c'est pour la bonne cause, dit la ravissante Denise Bréal.

Vous l'avez vue cet hiver dans « Le Bien-Aimé » de Sacha Guitry et dans « Tovaritch »...

— Je joue dans le film le rôle d'une fiancée...

— D'une fiancée « modèle » !

Je risque le jeu de mots bravement... sans vergogne qu'il soit si mauvais. Mais la douce Denise Bréal répond :

— Exactement !

...et me conte une touchante histoire de fiançailles, de billets de loterie qui est l'histoire du film...

Où nos scénaristes vont-ils dénicher leurs ingénues ? Les voici qui fleurissent aux Beaux-Arts !

Mais voici qu'on crie :

— En place, on recommence.

Un vieux monsieur passe, et sur les pupitres des faux étudiants dessine Denise Bréal, de face, de profil, de dos, de trois quarts...

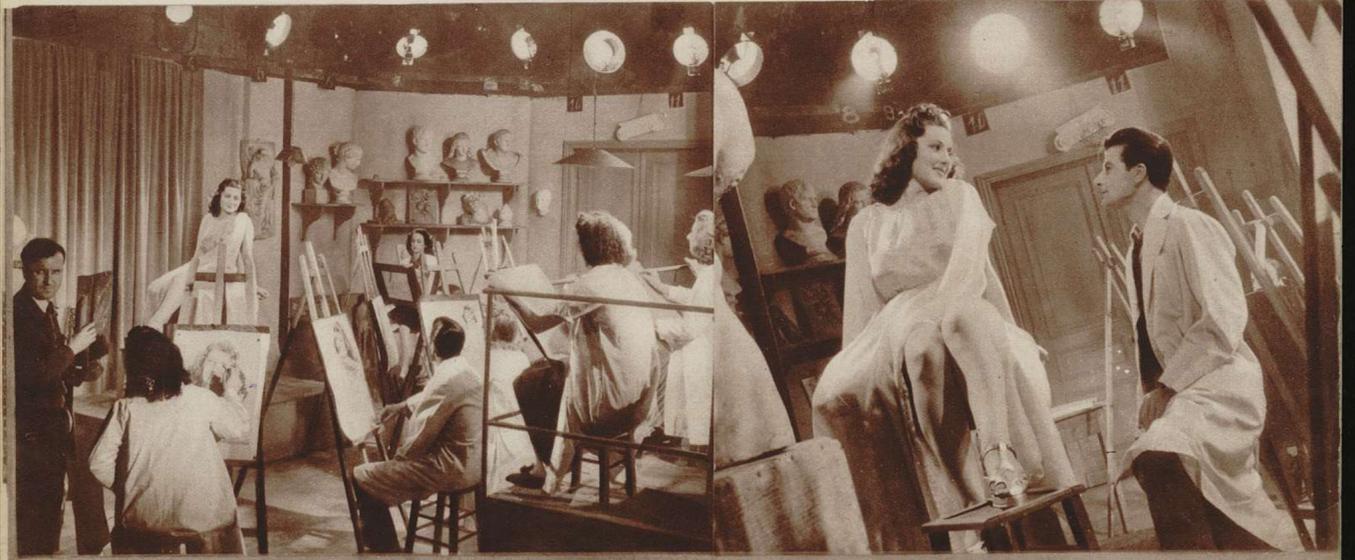
Dessins que les figurants se hâtent d'agrémenter de traits et d'ombres de leur cru...

— Il est l'heure. Rendez vos croquis, crie le « masier ».

En une bousculade magnifique, les rapins déferlent et courent vers la porte : « A la soupe ! A la soupe ! »

Ils n'ont jamais été aussi vrais. Jamais cris n'ont été poussés avec autant de conviction, car il est midi et le besoin de « soupe » se fait sentir... Alors... alors, allons à la soupe !

F. R.



Vue d'ensemble : Ne se croirait-on pas réellement sur la rive gauche à l'école des Beaux-Arts, si ce n'était quelques petits détails d'atmosphère et surtout si l'homme à la claquette ne posait pas au premier plan prêt à réciter sa formule rituelle !

Idéale, c'est bien de Denise Bréal qu'il s'agit. Flirt attendri sous l'œil vigilant des spots et des caméras. (Photos Lido)



Le dernier réveil douillet dans le lit de jeune fille. Le dernier petit déjeuner que Papa apportera. Mais ça n'est pas le dernier baiser, demain à la mairie... à l'église... d'autres suivront...

Gai! Marions-nous Gai!

parallèle avec celui d'une vie de garçon. C'est-à-dire que j'espère un joyeux chahut, un ensemble bruyant de copains lâchés en liberté et, quelque part dans Paris la nuit, beaucoup de bouteilles de champagne.

Ah! cette fois, nous y voici. Pas du tout. Ce n'est qu'une visite à l'appartement nuptial qui, pour l'heure, est tout aussi vide de meubles que d'amour. Denise Bosc y vient pour deux raisons : passer le parquet à la paille de fer et accrocher au mur la première photo : celle de son père!

Je suis déçu. C'est très joli, tout cela. Mais où est mon enterrement? Et me voilà reparti à sa recherche sur les traces de la future épouse.

Vue calme de Neuilly. Petite porte de bois. J'entre, moi aussi. Quel calme dans cette cour où s'ennuient deux tilleuls parfumés! Une autre porte que je pousse timidement et...

J'ai failli crier de surprise. Denise

Bosc est là, assise sur un banc d'écolier, toute seule au milieu d'une salle de classe vide qui sent la craie et l'encre séchée.

Ah! brute que je suis! Le pèlerinage émouvant à la vieille école, ne pouvais-je y penser de préférence à une quelconque journée de rigolade? Et comme je préfère cela, au fond! Denise Bosc n'a-t-elle pas été Yahmilé? Comme cette journée lui ressemble. C'est un poème du cœur.

Je me sens tout à coup honteux de ma curiosité. C'est presque une prière que je viens de surprendre. Je vais, silencieux, jusqu'au grand tableau noir où j'écris en grands caractères de craie blanche : meilleurs vœux de bonheur.

Et je m'en vais sur la pointe des pieds, en laissant à Denise Bosc ses jolis souvenirs d'enfance.

Henri CONTET.

du baiser paternel...



La dernière classe... Denise BOSC est venue se souvenir du temps où elle tachait ses doigts avec l'encre de l'administration... demain, peut-être, elle lavera des petits doigts tachés par la même encre.

Toujours des adieux. Sa concierge ne lui dira plus "Bonjour Mademoiselle BOSC" lorsqu'elle viendra voir Papa et Maman, mais "Bonjour Madame..." ...ne soyons pas indiscret!

Comme il est beau le nouvel appartement, il n'y a pas encore de meubles, mais déjà un balai, beaucoup de courage et un parquet qui doit briller comme un soleil de bienvenue!

...au baiser conjugal

CECI est une histoire vraie, mais une histoire vraie qui s'illumine de la belle couleur bleue et rose des contes de fées, de ces contes fragiles, beaux et purs où se mêlent des rires d'enfants, des rondes et des moues de petits chagrins...

Il était une fois une belle et douce jeune fille qui aimait un prince charmant. Le prince charmant l'épousa. C'est ainsi, généralement, que finissent les jolies histoires. Mais, la veille de cet heureux et carillonnant événement, une mauvaise fée dépêcha, auprès de notre amoureuse, un méchant reporter armé de sa curiosité professionnelle, impudique et tenace :

— Je veux savoir, dit la mauvaise fée, de quoi est faite une dernière journée de demoiselle.

Et c'est ainsi que je fus chargé de surprendre — pour vous — les préoccupations ultimes de Denise Bosc, vingt-quatre heures avant son mariage d'amour.

J'arrive très tôt, le matin. — Mademoiselle dort encore, me dit la femme de chambre.

L'art de séduire les femmes de chambre appartient aux journalistes curieux. Ne pensez pas que je vais vous livrer ce secret pour 4 francs! Appréciez seulement le résultat : le charme familial, tranquille et émouvant de ce dernier petit déjeuner pris en compagnie de papa.

Ça y est. La jolie vedette déménage. Que de choses, mon Dieu! que de chères vieilles choses! Tous ces livres lus et relus, elle veut les emporter dans sa nouvelle vie où l'attendent d'autres livres plus beaux sans doute, mais qui ne sont pas encore de vieux amis.

Mais attention! Denise Bosc va sortir. Suivons-la.

Ah! ce départ! Les petits oiseaux de la concierge et la concierge elle-même, émue, disent à la fiancée un « au revoir » vigoureux.

Où va-t-elle? Ah! très bien! Le protocole du ravitaillement s'impose. Visite au boucher, au boulanger.

Oui, je m'en vais. Mais gardez-moi de temps en temps un petit rôti de veau, quelques biscottes croustillantes. Ah! la poésie de l'actualité!

Cependant, j'attends autre chose. J'imagine qu'un enterrement de vie de jeune fille, c'est quelque chose de très



Le premier baiser à la sortie de l'église... nous ne pouvons rien en dire... mais nous pouvons souhaiter beaucoup de bonheur au jeune ménage.

(Photos Lido.)



une auberge
une chanson
un conte
un film :

Ici l'on pêche



Pour se mettre dans l'ambiance : la classique partie de pédales sur les bords de la Seine.

SUR la route d'Auxerre, il est une guinguette. Sur son vieux fronton, on peut lire « Ici l'on pêche... »

« L'air embaume les pommes frites, Le muguet et le lilas blanc. »

Car « Ici l'on pêche » est aussi une chanson que vous connaîtrez tous, et qui fut célèbre!

« Ici l'on pêche » est aussi un conte où l'on parle d'un vieux professeur de latin et de sa brave femme... de ménage, d'une jeune fille pure comme le printemps et d'une femme un peu moins pure, où l'on parle surtout d'un jeune homme, puis d'un homme : d'un grand peintre qui dessine une petite fille. Ce conte, qu'écrivit Nane Chollet, va devenir un film.

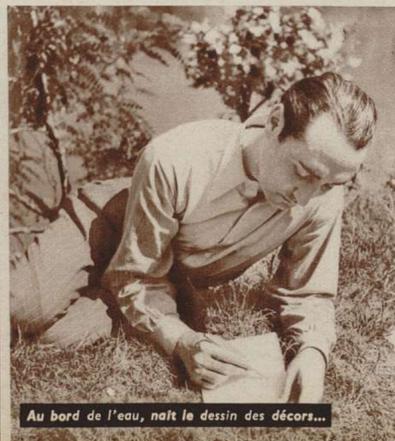
Naturellement, puisque ce film s'appelle aussi « Ici l'on pêche », c'est Jean Tranchant qui le jouera.

Alors que l'on cherche des vedettes, comment n'a-t-on pas employé déjà ce grand garçon brun, sympathique, avec des yeux sombres pleins de cils?

(Photos Lido.)



Sur son balcon, Jean étudie le fameux scénario...



Au bord de l'eau, naît le dessin des décors...

Comment n'a-t-on pas exploité déjà son sourire, ses sourcils mobiles, ses grands gestes et ses façons bien à lui de s'asseoir sur un bras de fauteuil.

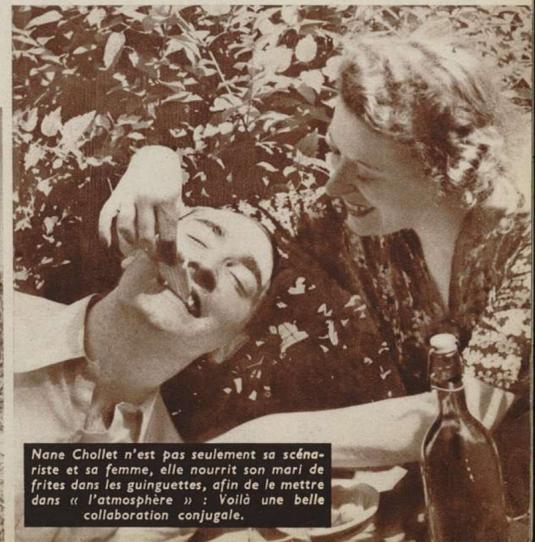
Et quand vous saurez encore qu'il n'est pas qu'un chanteur qui fait ses chansons, mais qu'il dessine, mais qu'il écrit, — mais qu'il grimpe à une corde lisse comme un champion, — vous commencerez seulement à avoir une idée de lui.

C'est au début du mois prochain qu'il va débiter à l'écran dans « Ici l'on pêche », et c'est avec lui que nous sommes allés assister à la naissance du scénario sur les bords de la Seine.

Jean et Nane Chollet — sa femme — sont allés sur la Seine canoter, ont joué avec les petits ânes des guinguettes de Nogent, ont mangé des frites, pêché, si bien qu'ils en oublièrent presque leur but : repérer des paysages. Et, si vous ne le répétez pas, vous saurez aussi que celui qui sera bientôt un de vos jeunes premiers préférés, a dessiné le portrait d'une petite fille, ce portrait qui, dans le film, détermine la carrière triomphale du héros. « Qui est cette petite fille? » « Mais il n'y a qu'une petite fille, et c'est Rosine! » car, comme vous vous en doutez, il n'y a pas d'interview de Jean Tranchant sans qu'on parle de Rosine et c'est sur son sourire que celle-ci finit là... F. ROCHE.



Ce n'est pas une réclame pour les semelles de chaussures... C'est Jean Tranchant qui tient à conserver sa forme!



Nane Chollet n'est pas seulement sa scénariste et sa femme, elle nourrit son mari de frites dans les guinguettes, afin de le mettre dans « l'atmosphère » : Voilà une belle collaboration conjugale.



Richard RAUH préfèrera-t-il...

Les fées sont mortes depuis des siècles et des siècles ; leurs robes « clair de lune » ne mouillent plus les clairières de leurs reflets... mais dans des salles sombres, dans un faisceau de lumière blanche, où dansent des poussières, sur un mur bordé de noir comme un faire-part, des siècles, des mondes, des vies se déroulent...

Les fées ne sont plus que des contes... des contes de « Mère-Grand » !

Eh bien, si j'avais aujourd'hui à raconter à un enfant, bien de notre époque, l'un des plus charmants d'entre tous : « Cendrillon », je n'aurais qu'à la conduire dans la magie d'une de ces salles obscures que l'on nomme « Cinéma » pour y voir « Mademoiselle ».

L'apologie est parfaite, pourtant ici, elle s'enrichit de valeur humaine. Le conte n'est plus une histoire, mais un petit morceau de notre vie quotidienne, la fin nous apparaît comme l'aube d'une nouvelle vie, et puisque nous l'acceptons comme plausible, normale même, c'est que nous croyons à la possibilité d'un monde meilleur. Il nous serait difficile de ne pas croire à l'existence de « Mademoiselle », j'aurais dû dire Ilse Werner, la plus douce, la plus parfaite des « Cendrillon ». Sur son berceau, une fée de plus que la légende ne le veut, s'est inclinée ; elle lui a donné un don, dont nous ne connaissons pas auparavant l'existence chez l'humble servante, c'est l'intelligence. Une intelligence calme et sensible qui rend plus injuste encore la vie d'humiliation qui est son lot.

Si nous poursuivons le parallèle, nous verrons que la banale marâtre et ses sœurs au cœur méchant, ont été remplacées, avantageusement du reste, et dans un esprit moins simpliste et plus près de la vérité, par toute une famille appartenant au milieu privilégié des gens riches.

Dans la maison, du soir au matin, un seul cri poussé par six voix différentes et d'âges variés, retentit : « Mademoiselle ! »

C'est au téléphone, le père qui a oublié le rendez-vous fixé par sa femme. C'est sa femme qui, après une journée passée en oublis successifs — sac, bagues, carnet de la lingerie, etc. — en papotages d'une futilité écœurante, en vingt allées et venues qui ne signifient rien, se trouvant seule le soir à besoin de la pauvre « Mademoiselle » que la fatigue de la journée ensommeille.

C'est la fille, trop blonde, trop excentrique, dont l'inconscience est à la fois incurable et inexcusable, qui a besoin que l'on refasse un point à sa robe du soir, que l'on protège ses mensonges au téléphone, que l'on favorise ses rendez-vous.

C'est le fils dont l'amour même, fait souffrir « Mademoiselle », alors qu'il devrait la protéger.

Et c'est encore, pour finir, l'enfant tyrannique et doux comme un petit animal confiant, qui vient alourdir de son poids, le cœur de « Mademoiselle ».

LA DOUCE "Mademoiselle" ...ou la capiteuse Thea Schilling?



La belle Théa a invité le docteur Rauh. Son père veut les fiancer. « Mademoiselle » Anne-Marie sert le thé, comme une domestique.

Chaque soir, à minuit, la bonne marraine de Cendrillon faisait surgir un carrosse, un bal, une fête magnifique pleine de la lumière, du rire et de la légèreté d'un rêve.

Chaque soir, lorsque la maison est vidée de ses encombrants habitants, dans les grandes pièces vides, une petite souris, menue, trotte jusqu'au grand piano. Il attend dans l'ombre. Des mains qui jamais, auparavant, n'avaient caressé son clavier, viennent le faire vibrer de toutes ses cordes.

« Mademoiselle » alors connaît la transfiguration de toute une vie passée en d'obscures besognes.

La musique sous ses doigts lui apporte, mieux que le carrosse, mieux que le bal, mieux que le fol enchantement de la danse, puisqu'elle lui donne l'évasion...

Il ne manquait à tout ceci, qu'un prince charmant. Lui aussi il apparaît. Né d'un monde moderne, il est sympathique, grand et, comme il est humain, un peu faible.

« Mademoiselle » va connaître l'amour mais aussi, et surtout, la jalousie, la déception, les souffrances.

Il n'y aura pas de pantoufles de vair perdues sur les marches de marbre d'un escalier royal. Mais il y aura la bague que cette pauvre étourdie, à la cervelle enfantine, de Mme Schilling, va égarer. Il y aura le perfide conseil d'une sœur jalouse du bonheur de sa cadette et « Mademoiselle » va supporter une nouvelle



Le premier rendez-vous. Richard Rauh a réussi à rencontrer Anne-Marie. Leur amour de la musique les rapprochera..

charge qui la fera se dresser au-devant de ses bourreaux, dans une indignation pleinement justifiée.

M. Schilling père désire attacher à sa Maison par un contrat surtout avantageux pour lui, le séduisant docteur Rauh. Homme d'affaires malin et peu scrupuleux dans le choix de ses moyens, il en fait le chevalier servant de sa fille Théa.

L'affaire s'annonce bien. Conscientieux, Richard Rauh fait montre de son dévouement envers la maison Schilling en se fiançant avec Théa, la blonde, la folle, la « swing » Théa.

Pauvre petite « Mademoiselle » ! La musique d'un concert l'avait fait rêver et le docteur Rauh aurait tout fait pour que ce rêve ait sa taille, sa figure, ses yeux clairs, son sourire... seulement voilà, elle avait oublié les réalités méchantes, Théa se croirait déshonorée si l'on pouvait lui préférer « Mademoiselle » et peut-être, au fond, aime-t-elle aussi un peu le docteur Rauh. Alors elle invente, elle arrange, elle insinue ; l'amour de son frère pour Théa lui est une base commode...

Le docteur Rauh croit que « Mademoiselle » est la maîtresse du fils Schilling et ce n'est qu'au dernier moment, pendant le dîner de fiançailles que Richard découvrira que « Mademoiselle » est digne d'être sa femme.

Et toutes les machinations soigneusement ourdies dans la cervelle de Théa Schilling, qui veut à tout prix remporter sur sa pauvre servante une victoire d'amour auprès du Docteur Rauh, notre prince charmant, vont s'écrouler pour...

Mais il n'est pas besoin de vous faire connaître la fin. Pensez qu'elle est aussi parfaite dans sa vérité plausible que l'était celle de Cendrillon, dans son esprit de justice puérile et charmant.

M. R.



La journée a été lourde pour « Mademoiselle », mais Théa ne la lâchera pas. Elle tient à lui faire savoir qu'elle rejoint le Dr Rauh, et pour cela, quel meilleur moyen pour l'humilier que de lui faire recoudre l'ourlet de sa robe de fête.

Sous l'influence de sa vipère de sœur, Madame Schilling qui a égaré une de ses bagues, accuse le souffre-douleur de la maison de ce crime... mais cette fois-ci la coupe est pleine, elle déborde, et « Mademoiselle » partira...



Enfin la petite Anne-Marie peut se reposer sur une épaule; enfin elle peut être heureuse.

(Photos Ufa.)
Édition ACE.

Juan les Pins 41



PLUS de Juan-Les-Pins !
PLUS de grillade à point !

Plus de vedettes lézards très apaches ! J'entends une tribu indienne qui n'a, comme chacun le sait, aucun rapport avec les apaches de la rue de Lappe.

Eh bien, si vous avez parié pour cette disparition, vous avez perdu, car la fonction crée l'organe, cet axiome posé, je vous apprendrai qu'il existe en plein bois de Boulogne, une piscine si claire, si blanche, si ripoignée, si ensoleillée, que tout ce que Paris compte comme jolies filles, vedettes en fleurs et vedettes arrivées, s'y est précipité... Plongeurs, restaurant, tennis et par-dessus tout, soleil... soleil...

Elles sont toutes là, ou plutôt elles voudraient toutes être là, mais voilà, il y a le studio, le théâtre, et parmi ses nombreuses qualités la piscine du Racing ne compte pas celle de s'élargir à volonté !... Alors ?... Alors on y vient chacun son tour, gentiment, et quand on a eu le bonheur de rencontrer Serge Lifar, il ne faut pas compter sur la présence de Moussia et vice versa...

Pour nous, toutefois, il y a eu dérogation à la règle et nous vous les présentons toutes.

Sportive, accrochée à la corde lisse comme une véritable Tarzane, voici Mino Burnay qui prépare trois films... mais mystère, mystère... comme toujours ! et maintenant sa forme (elle est splendide du reste) avec entraînement !

Elle entre à cheval — pas dans la piscine

Comme sous un soleil tropical, Moussia attrape des coups de soleil, Evelyne Borel lui passe avec sollicitude de l'huile à brunir...

(Photos Lidó.)



Ginette Leclerc, moderne naiade, a l'air de trouver l'eau bonne.

— fait le phoque — dans la piscine — un sept rapide et sort en bicyclette...

En parlant de bicyclette, très femme du boulanger si celle-ci avait un charmant maillot de satin noir, Ginette Leclerc pédale... ah ! quel entraînement ! quelles jambes ! quel sourire ! quels cheveux ! quel... et tout et tout... Chaque soir elle fait du théâtre, car ça classe, dit-elle ! Comme elle a raison ! et puis la scène, quelle ressource pour l'âge mûr, ajoutée-elle. Vous avez le temps d'y penser... gardez votre jeunesse, Ginette Leclerc et laissez les lauriers de Célimène à celle qui les maintient vaillamment sur sa tête à travers les siècles...

Hello Laure Diana ! Mais qu'avez-vous fait de votre robe de goummeuse ? — Au clout... du chapeau, bien entendu ! —



Myno Burney et Moussia sont de véritables sportives qui ne reculent devant aucune prouesse, et l'escalier du plongeur est si photographique...

Alors, plus de frou-frou ? — Seulement celui de l'eau...

Je ne suis pas très fière de cet à-peu-près, surtout sous l'œil russe et la jambe nerveuse de Serge Lifar qui fait des jetés battus dans l'eau et le Chevalier à la Damoiselle se change, avec élégance et sans frais de costume, de Triton en Naïade.

Moussia chante... chante... soir et matin, mais ici nous n'en pouvons rien savoir, car elle se contente de sortir de l'onde avec simplicité ! Quelle charmante vérité, en vérité !

Elle va, vient, sort et rentre comme elle veut dans le labyrinthe secret et touffu du Racing-Club, car n'oublions pas qu'elle est marquise de Breteuil et que le Racing-Club, piscine très fermée, très « High life », ne s'est entrouverte seulement que pour les étoiles, pour ce firmament en vogue qui s'appelle « Théâtre et Cinéma » !

C'est pourquoi, dimanche, il faudra vous hisser sur la pointe des pieds, griffer votre nez aux grillages et attraper une insolation — si le soleil le veut bien — pour apercevoir, avec un peu de chance, un de ces bienheureux de la terre qui peuplent vos soirées et les rêves de vos nuits.

M. ROUTIER.

ou un Océan dans une piscine



Comme les stars d'antan, Micheline Presle a fait une fausse arrivée... on l'attendait le 5, elle est venue le 6.



Chic ! il y a de l'eau chaude !



— Mais si, Monsieur Lherbier, j'avais bien envoyé un télégramme... Pauvre petite fille !

Où, en 12 heures, Micheline Presle redevient Parisienne

MICHELINE PRESLE, revient comme les hirondelles, avec le beau temps, si l'on peut dire ! Mais son absence aura été longue et cette enfant gâtée de la chance est un peu étonnée... Se servir de ses jolies jambes pour aller d'un point à un autre, Quel changement !

Pour sa première journée, elle va de découverte en découverte, de surprise en surprise... A la gare, il y a des porteurs, mais pas de taxi et les autobus sont tout enflés du chapeau. Comme c'est curieux ! A la maison, maman qui est restée sur la Côte d'Azur, a oublié de lui donner les clés de toutes les armoires et placards... Comment faire?... Elle a naturellement besoin de tout ce qu'elle ne peut atteindre... La concierge, ange gardien, la tire d'embarras. Un autre ennemi surgit : la poussière ! La femme de ménage n'a pu faire qu'un nettoyage partiel — elle appelle ça comme ça — et Micheline Presle ne sait pas très bien comment on tient un balai... Pense-t-elle à S. V. P. pour faire le ménage ou pour la transporter, elle ne nous l'a pas dit... S. V. P., fort bien, mais dans l'appartement silencieux, il n'y a plus de téléphone... Ça n'est pas possible, on ne m'a pas coupé ! s'écrie la jeune vedette outrée du sans-gêne de l'administration des Téléphones. On lui a tout enlevé, les six mètres de fils réglementaires, l'appareil et les plombs... Récupérons... Récupérons !... C'est effrayant la vie vue sous ce jour-là... de quoi désespérer une enfant sans maman...

L'après-midi pense toutes ces blessures ; le train du soir ne ramènera pas Micheline Presle, elle a retrouvé le goût de la vie en choisissant des robes, des chaussures, des bijoux, en abandonnant son joli visage et sa légère petite tête aux mains combien expertes d'un coiffeur parisien ! Oh joie ! on est toujours préoccupé de charme, d'élégance... de beauté ! et il y a toujours des photographes pour les jeunes vedettes...

Restons donc... d'autant plus qu'on y tourne aussi... Car si Micheline Presle en 24 heures est redevenue « nôtre », c'est qu'elle tourne dans *Histoire de rire* !... Et c'est ainsi que Paris a récupéré un sourire de plus !

M. R.

(Reportage-photos N. de Margoli.)



Ça ne vaut pas la cuisine du Grand Hôtel de Cannes, celle que l'on fait soi-même ! !



Il y a un an et demi que je n'avais pas ouvert cette porte... tant de souvenirs... et une serrure si dure !



Ça commence déjà, ce courrier, ce courrier !... Pas de secrétaire pour répondre !



Ah ! encore ce satané photographe... mais on ne voit que lui !... et pas de taxi !



Par où commencer, sans maman, sans femme de chambre, avec toutes ces affaires et une si vieille poussière !



Ce sont les devoirs de votre charge, explique l'habilleuse — secrétaire — ange gardien, qui ne la quittera pas de la journée.

Devoirs de vacances:

JEANSON est un homme qui a une puissance de repos extraordinaire. Il pourrait rester des mois, voire des années entières sans travailler si on lui permettait enfin d'exploiter les trésors d'inertie qu'il a accumulés depuis vingt-cinq ans d'une vie désespérément active.

Jeanson a été acteur, journaliste, critique militaire, auteur dramatique, etc... avant de devenir bon gré mal gré le meilleur scénariste dialoguiste du cinéma français. Et s'il a une envie plus que jamais dévorante de ne plus rien faire, c'est précisément parce qu'il a tout fait.

Même de la prison... Car Jeanson qui avait une détestable réputation d'empêcheur de mourir en rond (ou en carré) a fait de la prison pour avoir écrit, comme chacun sait, quelques vérités premières sur des personnages très secondaires.

Il faut convenir d'ailleurs que Jeanson n'en était plus, à cette époque, à une réputation près.

Il les collectionnait. Et les mauvaises, de préférence. C'est, de tous les journalistes, celui qui a su se faire le plus d'ennuis. Il les a recrutés à peu près dans tous les milieux : politiques, militaires, juridiques, littéraires, dramatiques, cinématographiques, journalistiques, etc...

Il a attaqué tout le monde. Que voulez-vous, c'est un pacifiste... Tout cela, parce qu'on a contrarié à l'origine ce garçon qui était fait pour ne rien faire.

On a étouffé sa vocation. Si on l'avait laissé reposer en paix, il aurait été un génie de la station horizontale, un héros du repos complet, un monstre du far niente.

Taillé pour la sieste comme il l'est, il aurait fait une prodigieuse carrière d'oïseveté.

On l'a brimé. Il a réagi. Sa véritable nature était douce, aimable, tendre, discrète, charitable et tout et tout.

On l'a fait travailler ? Il est devenu féroce, hargneux, médisant, teigne et le reste, et le reste.

Si on l'avait laissé tranquille, Jeanson aurait contemplé le train de la vie avec l'âme d'une jeune génisse rêveuse.

On l'a asticoté : il a dit des vacheries aux voyageurs et tiré toutes les sonnettes d'alarme.

C'était fatal. Personne ne l'a compris, ce pacifiste... Pourtant, c'était facile ; un Monsieur qui désire, qui demande, qui exige qu'on lui f... la paix.

Actuellement, Jeanson travaille. On l'a pour ainsi dire sorti de prison pour le mettre aux travaux forcés.

Il mène de front une pièce, une revue, un scénario, des dialogues, etc... La pièce est pour les Ambassadeurs avec Alice Cocca et André Luguet. Elle est écrite mais elle n'a pas de titre.

La revue est pour l'Avenue. Elle n'est pas entièrement écrite mais elle a un titre : Marmelade.

Enfin le scénario est en train. Jeanson le raconte :

Au début, ça se passe en 1913, dans une école communale. On voit des gosses qui jouent, qui travaillent, qui vivent ensemble. C'est le prologue.

On les retrouve vingt-cinq ans après. On voit ce qu'est devenu le premier de la classe, ce qu'est devenu le cancre, ce que sont devenues les « amitiés éternelles » de gosses. On voit la vie, quoi.

Ce que je veux surtout montrer là-dedans, c'est que les amis d'enfance, ça n'existe pas. Ça se fabrique à partir de vingt-cinq ans. Et Jeanson conclut : « C'est un film optimiste... »

Le sujet lui plaît visiblement et il y travaille loin de Paris dans une vieille et

ravissante maison de campagne adossée à la forêt de Montmorency. Autour de lui, tout invite au repos absolu : Des fauteuils commodes, une pelouse tendre, des chaises-longues.

Un vrai supplice de Tantale pour ce gourmet de la paresse.

Il travaille quand même, harcelé par son producteur, martyrisé par ses promesses, crucifié par le téléphone.

— Jeanson, votre deuxième acte ?
— Demain, sans faute.
— Jeanson, vos dialogues ?
— Demain... Demain... sans faute.
— Jeanson, votre titre ?
— Demain.
— Sans faute ?
— Parole d'honneur !
Il n'en est pas à une près...
Si Jeanson devait faire le quart de ce



(Photo personnelle.)

MARCEL ACHARD

vu derrière ses lunettes

UNE bonne nouvelle, une très bonne nouvelle : Marcel Achard rentre à Paris.

C'est promis, c'est sûr, c'est juré ! D'ailleurs, il nous l'a dit lui-même, un de ces derniers matins, dans son ravissant appartement situé à l'ombre d'un théâtre où se jouent, ces dernières années, les comédies les plus folles, les vaudevilles les plus ahurissants et les tragédies les plus sombres, bref une scène parisienne très électorale qui fait relâche depuis de longs mois : la Chambre des députés.

Marcel Achard nous a reçus à l'aube, c'est-à-dire vers onze heures du matin, pieds nus, en robe de chambre, sans pourtant « faire négligé ».

Marcel Achard, en effet, portait ses lunettes. Il les avait chaussées.

Il en était vêtu. Des pieds à la tête. Les lunettes de Marcel Achard font « très habillé ».

Beaucoup plus que celles de Sacha Guitry. Celles de M. Sacha Guitry sont plus confortables, plus assises, plus bourgeoises ; elles ont un petit biseau par-ci, un autre par-là ; elles sont calculées, taillées, polies, travaillées.

Comme son esprit. M. Marcel Achard, lui, a un esprit tout rond, spontané, franc, ouvert ; il a l'esprit en forme d'O, alors que Sacha Guitry l'a en forme d'I ; il a un esprit sphérique qui donne l'impression d'être fait beaucoup moins de travail que de trouvailles.

Comme ses lunettes. Si jamais Marcel Achard en est réduit plus tard à distribuer des prospectus dans la rue,

qu'il promet le soir pour le lendemain, il passera une nuit fantastique...

En attendant, il joue au croquet avec la délicieuse Marion Delbo sa femme et la charmante Claude Marcy plus connue à l'écran sous le nom de Greta Garbo dont elle double la voix.

Et Jeanson triche au croquet. Il invente des règles et il triche.

Il triche sciemment pour soulever des protestations et entamer une discussion interminable.

Pendant ce temps-là, il ne travaille pas, vous comprenez ?

C'est toujours ça de pris... Et pourtant, en octobre prochain, il y aura une pièce de Jeanson aux Ambassadeurs, une revue de Jeanson à l'Avenue et un film d'Henri Jeanson en route dont Jeanson Henri fera la mise en scène.

Il aura trouvé une scène en trichant au croquet, trois répliques en causant avec Greta Garbo-Cocarde Marcy, une « chute » en bavardant avec Marion Delbo et il aura bâti un acte entier sur sa chaise-longue.

Il est même probable qu'il aura eu l'idée d'un autre film en flânant dans son potager où poussent toutes les variétés de légumes... sauf les navets... JEANDER.



(Photo personnelle.)

ce sera certainement ceux des frères Lissac. Quelle publicité !

C'est donc derrière ses lunettes que Marcel Achard nous a dit sa joie de retrouver Paris, en même temps qu'il nous donnait pêle-mêle une brassée de nouvelles de Cannes où il doit retourner encore avant de regagner Paris définitivement.

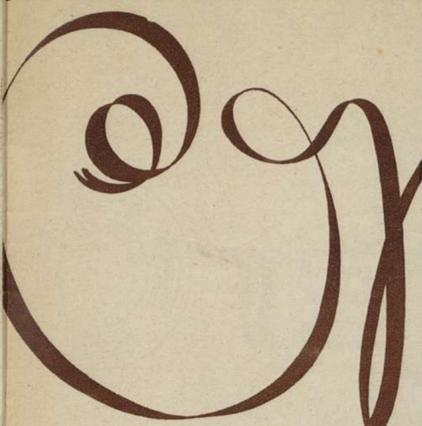
... Cinéma ? Eh bien, Marc Allegret a terminé « Les Deux Timides ». C'est une petite chose amusante, du moins j'espère qu'elle amusera. On devrait porter à l'écran ma pièce « Petrus » avec Rainu et René Saint-Cyr, mais la censure... Vous ne pouvez pas savoir à quel point je suis enchanté d'être ici. J'ai revu déjà des tas d'amis et j'ai revu surtout Marcel Herland... Nous attendons que le censeur de Paris ait visé ma dernière pièce qui doit être jouée en principe à la Mathurins, à moins que ce théâtre ne soit pas libre à la date prévue. Son titre ? « L'Ange de Panama », mais rassurez-vous, bien que l'action se passe en 1888, il n'est pas question du scandale du même nom. C'est une pièce comique et poétique.

... Cinéma ? Eh bien, Marc Allegret, toujours, a donné, le 5 août, le premier

(Suite page 16.)

C'est vraiment fatiguant la vie de star et Micheline Presle s'endort comme un enfant sage, à 8 heures du soir !

NOTRE CINÉ-ROMAN



Réalisé par WILLY FORST

Romancé par JACQUES FILLIER

DISTRIBUTION :

Frantz Jauner	Emmy Krall
WILLY FORST	DORA KOMAR
Marie Geisinger	Prince de Hohenburg
MARIA HOLST	SIEGFRIED BREUER

RESUME DU CHAPITRE PRECEDENT

A une fête au château de Hohenburg, la reine de l'opérette viennoise, Marie Geisinger, est accompagnée par un acteur de province, Franz Jauner. Il lui reproche de ne pas savoir interpréter ce qu'elle chante. Sensible à ce reproche, Marie, qui dirige le Théâtre de Vienne, engage Franz comme metteur en scène.

— Ma chère amie, je comprends que vous chantiez... Mais tous ces soucis de comptable ne sont pas dignes de vous ! Vous méritiez une autre existence. Quand donc accepterez-vous de devenir ma femme ?

— Je vous ai dit cent fois non, mon cher ! dit doucement Marie. Pour une femme comme moi, il n'est de choix possible qu'entre le travail et l'amour, puisque, hélas ! on ne peut concilier les deux...

Hohenburg soupire, dépité, quand on annonça M. Franz Jauner. Marie eut un petit sourire de triomphe et le prince se retira, laissant la place au visiteur.

Quand, dans le fauteuil directeur, Jauner reconnut la splendide créature blonde qu'il avait rencontrée au château de Hohenburg, il s'immobilisa sur le seuil de la pièce, figé par la stupeur. La Geisinger savourait cette surprise, escroquée comme une fièvre revanche :

— Eh bien ! approchez donc ! ordonna-t-elle, très « directrice ».

— Vous, madame !... Vous, ici ! balbutiait Jauner. Je crois que je peux m'excuser de mes propos de certain soir...

— Désinvolte, Marie lui désigna un siège :

— Non, monsieur Jauner, ne vous excusez pas... C'est précisément à vos paroles d'alors que vous devez d'être ici aujourd'hui... Ouh, j'ai souvent songé à vos conseils, à votre conception de l'art du chanteur... J'ai encore dans l'oreille votre petit ton coupant, pour me dire : « Cela ne m'a pas plu du tout ! » Et c'est cette franchise qui m'a décidée à vous faire venir...

Franz écoutait, intéressé. Il appréciait en connaissance l'assurance, la cranerie de cette belle fille qui ne lui tenait pas rigueur d'une leçon méritée, au contraire ! Avec une telle partenaire, il se sentait capable de soulever l'enthousiasme des foules ! Il s'inclina, souriant :

— Chère madame, je vous remercie de votre confiance, et vous verrai que je m'efforcerai de m'en montrer digne. Quand je chanterai, je...

— Non ! coupa Marie. Je ne vous engage pas comme artiste, monsieur Jauner. Vous ne jouerez pas. Vous mettez en scène, selon vos conceptions très intéressantes, les opérettes que j'ai si mal interprétées, certain soir...

— Elle souriait, avec une cordialité mêlée d'ironie. Franz Jauner se rembrunit et grommela :

— Metteur en scène ! Cela veut dire que j'aurai toute la peine, et les chanteurs tout le succès !

— Au début, c'est possible... Mais plus tard, c'est vous qui serez acclamé. Car s'il est relativement facile de trouver d'excellents interprètes, comédiens ou chanteurs, les bons metteurs en scène sont rares. Et le public ne tarde pas à savoir tout ce qu'il leur doit... Alors ? Nous sommes d'accord... mon cher « directeur de la scène » ?

— Elle lui tendait la plume, pour signer son contrat, d'un geste si gentiment impératif, avec un sourire si éblouissant, que Franz, vaincu, traça, sans mot dire, son nom au bas de la feuille.

CHAPITRE II

DEPUIS l'arrivée de Jauner, le Théâtre de Vienne connaît une extraordinaire animation. Le directeur de la scène exigeait de tous les artistes du chant et de la danse une assiduité sans défaillance.

Marie Geisinger était enchantée de sa nouvelle recrue. Les recettes du Théâtre de Vienne la récompensaient de sa perspicacité.

Elle-même connaissait un surcroît de gloire, depuis qu'elle obéissait, comme tout le monde, aux suggestions de ce diable d'homme. Jauner, d'ailleurs, se laissait prendre à son charme et elle le savait.

Mais un jour qu'elle répétait plus mollement que de coutume, Jauner l'interpella du ton glacial qui lui était coutumier quand le travail ne marchait pas à son gré :

— Pardon, chère Madame... Répétez-vous votre rôle, ou l'indiquez-vous simplement ?

— Mais... pourquoi cette question ? suffoqua la Geisinger, vexée.

— S'il s'agit seulement d'une indication, il n'est pas nécessaire que j'interrompe ! insinua le metteur en scène.

Pour le coup, Marie explosa, humiliée devant toute la troupe : — J'entends jouer comme il me plaît. Vous n'avez pas de leçons à me donner !



La salle du Cabaret du Tigre devenait une scène à travers laquelle chanteurs et figurants se mouvaient avec brio.

— Ah ! bon. Excusez-moi. Je croyais que j'étais engagé pour mettre en scène...

— N'exagérez pas vos services, monsieur Jauner ! Ce théâtre a déjà connu le succès avant votre engagement...

— Sans doute... Mais l'opérette viennoise a besoin de se renouveler constamment... Il faut qu'elle traduise la grâce de votre ville, son charme. La joie ne doit pas venir seulement de l'orchestre, mais aussi de la scène !

— Monsieur, nos idées sur ce point sont trop différentes. Je vous rends votre liberté. L'année vous sera réglée entièrement...

— Merci, madame ! coupa Franz, outré. Je ne demande rien de plus que mes mensualités échues. Je comprends bien qu'en raison de mon incapacité le contrat soit résilié !

Il pivota sur ses talons, laissant les artistes atterrés par cette altercation.

Et Marie, délivrée de cet impitoyable censeur, reprit elle-même la charge de la mise en scène. Elle montait alors *La Chauve-Souris*, de Strauss, et croyait avoir assez profité des leçons de Jauner pour se passer de lui. Le compositeur, lui, ne se faisait guère d'illusions sur le résultat de cet acte d'indépendance.

Comme Strauss le redoutait, sa ravissante opérette n'obtint pas le succès qu'elle eût connu sous la direction de Jauner.

Chez Tundler, l'aubergiste qui réunissait chez lui les artistes viennois en des joyeux soupers, après l'heure des représentations, Strauss et Suppé échangeaient des propos mélancoliques. Le même soir, le Carl-Théâtre jouait *Donna Juana*, une opérette de Suppé, et le Théâtre de Vienne créait *La Chauve-Souris*. Dans les deux établissements, les recettes, hélas ! étaient également mauvaises. Et nos deux compositeurs se demandaient tristement si l'opérette n'était pas morte...

Les habitués commençaient d'arriver chez Tundler, où l'orchestre tzigane jouait déjà en sourdine, suivant la coutume, les principaux airs de l'oeuvre créée le soir même. Un critique vint saluer Strauss :

— Mon cher maître, votre musique est exquise, comme toujours... mais la mise en scène est bien archaïque ! La Geisinger nous avait autrement gâtés, naguère...

La Geisinger entra bientôt, très élégante, fort entourée, mais visiblement nerveuse. Le demi-échec de cette première lui était sensible, et les compliments de ses admirateurs ne parvenaient pas à panser son amour-propre blessé.

A une table écartée, Jauner était déjà installé, soupant sans façons avec de jolies filles et des bohèmes du théâtre, de la peinture, de la musique, troupe joyeuse, moins compassée que celle du Théâtre de Vienne sur qui planait le sérieux ennui d'un four imprévu.

Tundler, bonimenteur adroit, s'efforçait d'égayer sa clientèle :

— Mesdames et messieurs, il est d'usage, au Cabaret du Tigre, d'entendre, chaque soir de première, les artistes chanter les airs qu'ils viennent de faire acclamer au théâtre... Mais ce soir, la charmante directrice du Théâtre de Vienne désire un peu de repos... Aussi, nous allons rompre avec la tradition, et c'est à elle que nous offrons le spectacle en lui faisant entendre quelques airs de *La Chauve-Souris* !

Jauner avait préparé cette singulière revanche. Il savait que Strauss viendrait, que les critiques seraient là... Il s'agissait de donner une version éblouissante de l'opérette, avec une troupe de fortune. Parmi la bohème viennoise, il avait réuni assez d'éléments intéressants pour obtenir un appréciable résultat.

Sous sa direction, les acteurs improvisés chantèrent, mimèrent, se dépensèrent avec une verve telle que les autres clients représentaient en chœur les airs les plus gais. La vaste salle du Cabaret du Tigre devenait une scène à travers laquelle chanteurs et figurants se mouvaient avec un brio irrésistible, pour la plus grande joie des spectateurs.

— Et nous qui croyions l'opérette défunte ! criaient Suppé, enthousiaste.

Marie écoutait, regardait, vexée de ce triomphe qui soulignait son échec. Jauner voulut l'inviter, pour qu'elle prit sa part du succès.

Elle déclina sèchement son offre, avec un petit sourire qui voulait masquer son humiliation.

— Vous ne m'en voulez pas, au moins ? murmura Franz, inquiet.

— Je suis ravie de votre succès... Mais voulez-

vous mon opinion ? Je n'aime pas du tout ça... Cette verve de brasserie ! Fi ! Maintenant, excusez-moi... Je suis un peu lasse... Il faut que je rentre !

Elle s'éloigna, hautaine, souriante. Et Franz, dégrisé, oublia son facile triomphe pour déplorer d'avoir encouru la colère et la rancune de celle que, malgré tout, il ne pouvait s'empêcher d'aimer...

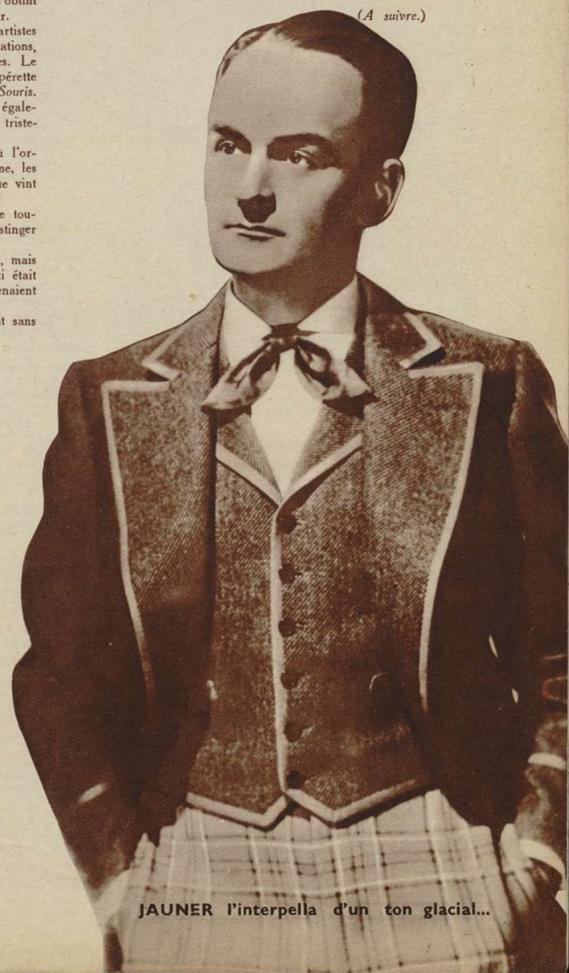
Après le brillant succès de Jauner au Cabaret du Tigre, le directeur du Carl-Théâtre s'empressa d'engager ce metteur en scène qui donnait tant de vie à l'opérette. Cette nouvelle irrita Marie Geisinger, autant que les commentaires de Johann Strauss, qui eût souhaité pour sa *Chauve-Souris* un meilleur sort.

— Quel engouement stupide, grondait-elle, pour cet organisateur de triomphes de tavernes !

Et le Carl-Théâtre connut, comme il était facile de le prévoir, une vogue immédiate, insensée. Jauner y régnait en maître absolu, tyrannique, afloatant les commanditaires par ses goûts somptueux, ses exigences insatiables dès qu'il s'agissait de décors, de masses de figuration, de costumes. Il décréait, imperturbable :

— Au théâtre, il ne faut pas hésiter à jeter l'argent par les fenêtres, si l'on veut le voir revenir bien vite par la porte !

(A suivre.)



JAUNER l'interpella d'un ton glacial...



Ce n'est pas désagréable l'autobus... pourvu que l'on ait des lunettes noires... pas pour le soleil, mais pour le standing !



Oh ! ce chapeau !... oui, il n'est pas mal... pour mon nouveau film ça ira !



Micheline Presle, nouvelle Marguerite, choisit ses bijoux, Méphisto s'appelle Marcel Lherbier. Il n'est pas dans la photo ; Faust non plus !



Oh ! les belles chaussures de bal. Comme elles danseront bien sous les sunlight !

Ciné.

TOUS LES
VENDREDIS

mondial



l'hebdomadaire du Cinéma

4^F



Nous reverrons bientôt
ILSE WERNER, la déli-
cieuse Cendrillon du film
Mademoiselle, dans Jenny
Lind, le rossignol suédois.

Film Ufa.

Édition ACE.